

ENTRETIEN LIDIA JORGE

En transposant une tragédie antique dans le milieu du show-biz, l'écrivain portugais Lídia Jorge se joue de la vacuité contemporaine. Un roman épique, salvateur, initiatique.

Chanson douce-amère

L'écriture, elle aime jouer avec, la faire tourner en boucle. Débuter la narration, là où une histoire se termine. Cela la stimule, l'apaise. Ce fut le cas avec *Le Rivage des murmures* (Métailié 1989) premier roman somptueux, éclatant de maturité. C'est encore le cas pour le neuvième, *La Nuit des femmes qui chantent*. Lídia Jorge part d'un texte où une histoire est mise en bouche, mise en mémoire. Ici « Nuit parfaite » ou « Le récit de Solange », dans lequel elle décrit une émission télé qui célèbre un disque créé vingt ans plus tôt. Nous sommes dans le clinquant, le factice. Tout est préfabriqué, les émotions et même le hasard. Il faudra vingt-quatre chapitres et un épilogue pour démystifier « l'histoire rose d'un disque noir » ou comment une jeune fille, devenue femme, Solange de Matos, met au jour un drame caché. Elle avait 20 ans au moment des faits, en 1979. Comme toujours chez Lídia Jorge s'organise autour de la voix de basse de la narratrice une polyphonie. Ici, au sens propre comme au figuré. À l'initiative de la maestrina, chanteuse de cabaret, à la voix moyenne, mais à la volonté d'airain doublée d'une absence de scrupules, un groupe vocal se constitue. Quatre autres chanteuses sont recrutées. Solange de Matos qui écrit les textes est associée aux deux sœurs Alcides et à une jeune émigrée Madalena Micaia, véritable « Mahalia Jackson » africaine. Un disque et un tour de chant sont programmés, une course-poursuite contre le temps s'engage. La maestrina modèle les voix, les apparences, contrôle jusqu'aux psychés et la vie amoureuse des protagonistes jusqu'au moment où... Madelana Micaia tombe enceinte. L'entreprise va-t-elle connaître l'échec ? Non, mais la réussite passera par le sacrifice d'une vie. Deux décennies plus tard, le passé ressurgit quand les lumières artificielles de la télévision se braquent à nouveau sur le groupe. Avec virtuosité et pudeur, Lídia Jorge construit et déconstruit cette histoire réorganisant chaos et tumulte. Elle impose à voix feutrée puissance et sérénité à cette éducation sentimentale où une femme reprend en main son destin par fidélité à des sentiments, des valeurs. Splendide chant d'amour. Superbe pied de nez à la vanité d'une époque.

« Il est certain que l'essentiel a déjà été dit. À moins d'ajouter que nous passons sur la terre et que nous vivons plongés dans le flux du même temps. Peut-être cette coïncidence est-elle la plus grande intimité qu'on



Carlos Albiño

puisse avoir dans ce monde. Et celle-là, nous l'avons eue. Finirai-je par lui dire, s'il appelle une fois, deux fois, trois fois. » Rencontre avec une oiseuse qui libère les âmes.

Très souvent dans vos romans, un individu est préparé, accompagné par le groupe pour accomplir sa « mission ». Ici, le groupe se constitue, obéit aveuglément pour aboutir non sans mal à une œuvre commune. Est-ce une évolution ?

Difficile de parler d'évolution. Je vois mes livres déployés sur un seul plan, comme si je les avais écrits en même temps. Jouer sur l'individu et le collectif, ce sont deux stratégies différentes pour rendre compte de la réalité – un monde épique alternant avec son contraire la réalité banale. *La Nuit des femmes qui chantent* évoque le futile jusque dans son but. L'effort des individus est tragique parce que démesuré par rapport au but en question. C'est une manière de traduire le côté fictif, fallacieux de notre réalité contemporaine. A contrario de *Nous combattons l'ombre*, mon précédent roman où la mission dépasse les forces du personnage en question, pour un but d'importance supérieure. Et pourtant quand l'anodin, le futile entrent en scène, cela permet de transformer l'insignifiant en épique. C'est la nature de l'art.

Vous inoculez toujours une dimension politique singulière à vos écrits...

À l'origine, mes livres témoignent de l'être, de la vie psychologique, de l'intime. Pourtant, au fil des pages apparaît une dimension politique, civique ou anthropologique. Au début, je pars du constat qu'il y a dans la vie un décalage énorme entre désir et réalité. Nous sommes créés avec le désir de bonheur et d'éternité, le

désir de trouver un sens ultime à la vie, une vocation pour comprendre la nature et l'Univers, et ça nous est nié. Comme si, qui que ce soit qui nous ait créé, le « créateur » ait triché avec nous. Les lois sociales, les règles, tout le domaine du politique provient, donc, de l'espace ontologique.

Une dimension politique malgré vous ?

Oui, malgré moi, le politique prend un espace considérable dans mes textes. Cette absence de conformité entre le désir et sa réalisation devient la matière constitutive de mes textes. La dénonciation politique commence à ce niveau et se termine en questionnant la structure sociale. C'est une manière de trouver un arrangement domestique pour ce qui devrait être de la nature de la transcendance.

Du coup, l'Afrique et les Africains interviennent souvent dans vos livres.

L'oppression du pouvoir, la grâce non reconnue, l'oubli, l'indifférence interviennent dans mes récits et sont interprétés par mes personnages. En ce qui concerne les Africains, il s'agit de l'intrusion de la réalité historique de mon pays et de sa société post-coloniale. Les Africains, ce sont les exclus, les incompris, les abusés en tant qu'émigrés, déplacés. Dans ce livre, l'Africaine Madalena Micaia, la « Mahalia Jackson » en question, meurt du fait de sa différence culturelle, sa façon différente d'envisager la maternité et la volonté de cultiver un devoir d'obéissance. Dans ces deux mondes, qu'elle essaye de concilier, il n'y a pas de place, d'alternative pour sauver sa propre vie. Il y a quelques décennies, beaucoup de Portugais, exilés, ont subi des situations similaires. J'ai connu une femme devenue folle dans une usine au Canada parce qu'elle n'avait pas échangé un seul mot de portugais en deux ans. Elle s'est mise à parler à haute voix dans les rues de Toronto.

Le sacrifice de la chanteuse de couleur a une dimension de drame antique. Pourquoi vos personnages semblent-ils toujours issus de la mythologie ou des classiques de l'Antiquité ?

Nous portons en nous les mythes de l'Antiquité sans nous en apercevoir. Oreste, Clytemnestre, Agamemnon habitent notre imaginaire, même si nous ne nous souvenons pas de leurs noms. La mythologie chrétienne, en transférant la résolution des conflits par la voie de la transcendance, n'a pas eu le pouvoir d'effacer ces drames anciens si proches de la nature humaine. Les dieux anciens étant, tout simplement, le prolongement des vertus et des vices des hommes. Tout ça demeure. La nature n'a pas tellement changé. L'enjeu de la tragédie est de représenter les conflits en dehors de l'intervention d'un Dieu Unique. De ce point de vue, la Modernité est très proche de l'Antiquité. Jocaste, Electre, Antigone sont des êtres d'aujourd'hui.

Comment percevez-vous la situation actuelle du Portugal ?

Je perçois les temps actuels comme une histoire qui dépasse l'imagination. Jamais de ma vie je n'aurais imaginé que nous serions mis sur ce chemin. Je savais qu'il y avait un faux équilibre dans l'air, mais ce qui arrive dépasse toutes les prévisions. Chaque jour on nous vole l'espérance. Chaque jour on nous dit qu'il faut reculer. Au Portugal, je sens du péril dans l'air. Les Portugais sont des personnes vraiment pacifiques, et chaque jour il y a des gens qui les titillent. Des gens sans scrupules parlent à haute voix de leurs revenus de millionnaires, en disant qu'ils les méritent parce qu'ils sont compétents. Au même moment, des gens compétents partout sont appauvris un peu plus, chaque matin. Ajoutez à cela, un pays qui, par moments, remontre un visage archaïque, que l'on croyait disparu. Ici, on ne peut pas parler seulement des lois des agences de notation. On doit ajouter la loi de l'absence de

scrupules. Ce sont des jours troublants. L'espoir est dans le camp des surprises. Chaque jour j'espère un signe.

Vous stigmatisez la manipulation par les médias des émotions. Comme si une sorte de religion du faux était imposée ?

Je pense qu'il s'agit d'attitudes très anciennes infiniment amplifiées par les puissants moyens d'aujourd'hui. C'est en même temps dangereux et fascinant, et surtout, irréversible. Impossible de prêcher contre. Le rôle de l'art c'est d'essayer de mettre un peu de lumière sur les zones obscures des comportements soumis à ce nouveau type de loi. Le royaume du visuel est aussi le royaume de l'éphémère. Les machines à promouvoir sont les mêmes qui effacent et qui tuent. Il y aurait tant à dire. Mais le plus important c'est que le monde de l'illusoire est offert facilement comme partie inséparable du bonheur. Être connu, même pour un instant et pour rien, est devenu la formule prioritaire de l'existence. Précisément, l'art peut jouer aussi le rôle de démêlant, par la parodie, l'humour, l'analyse, ou la simple représentation narrative contre les machines de destruction massive de la liberté et de l'espoir même d'exister.

Vous privilégiez dans vos romans des lieux particuliers de socialisation comme les pensions de famille. Quel est leur rôle ?

Les pensions, les maisons communales, ainsi que les restaurants et les cafés, sont des lieux où les jeunes s'essaient à la vie d'adulte qui les attend. Ce sont les dernières marches de l'adolescence. J'aime y placer mes récits. Les jeunes qui ne sont pas encore touchés par le devoir de famille et de travail, arrivent à un point de liberté et d'audace qui les mènent où les plus âgés d'habitude ne peuvent aller. J'aime parler de ce regard encore libre et sauvage. Pour cela on évoque certains de mes livres, *La Nuit des femmes qui chantent* notamment, comme des « romans d'initiation ». Je ne le fais pas dans ce but, je les écris conduite par un certain point de vue, mais le résultat est toujours le même. D'ailleurs, le jeune est un peu comme le fou, il se permet de dire la vérité inconvenable au roi. Grandir devrait signifier augmenter ce courage, pas son contraire.

Vos personnages apparaissent moins manichéens, plus complexes. Êtes-vous consciente de ce changement ?

Je suis de plus en plus consciente, que chaque personne, dans la vie, peut devenir sa propre surprise. Depuis l'expérience qui m'a amenée à écrire *Le Rivage des murmures*, la guerre portugaise en Afrique, je sais que chaque femme et homme transportent à l'intérieur d'eux-mêmes des êtres inconnus qui se révèlent seulement par la force du danger et de la peur. Ce sentiment de l'existence de tous ces doubles qui nous habitent augmente au fur et à mesure que le temps passe. Aujourd'hui, je vois les choses d'une manière plus globale, et avec la distance du temps, l'espèce d'ampleur donnée par le vécu augmente la perception des détails et aussi une certaine capacité de disséquer l'instant. Toutefois, comme je vous le disais auparavant, j'éprouve une certaine difficulté de le voir en termes évolutifs, dans mes romans. Je les vois très proches les uns des autres.

Comme tous les auteurs, je me repens de certains choix. Pourtant, je crois que mes livres constituent un ensemble de pages cohérent. Je les vois comme un tout, pas encore complet, mais essayant de former une totalité. Je suis devenue une espèce de chroniqueuse du temps qui passe et cours. Chroniqueuse persuadée, bien sûr, que le roman n'est autre chose que ça, la narration hallucinée du temps vécu devenu rêve.

Propos recueillis par Dominique Aussenac

LA NUIT DES FEMMES QUI CHANTENT DE LIDIA JORGE

Traduit du portugais par Genevieve Leibrich, Métaille, 310 pages, 21 €